

Littérature romande



La belle copie d'un original

Laurent Koutaïsoff, vice-chancelier et chef du BIC, a convaincu avec son roman «Atlas». JEAN-PAUL GUINNARD

Laurent Koutaïsoff, vice-chancelier, a reçu le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne pour «Atlas», récit autour d'un fils marqué par une obsession parentale.

Caroline Rieder

En septembre dernier, dans un portrait qui lui était consacré dans «24 heures», Laurent Koutaïsoff disait préférer «ne pas être exposé en pleine lumière». Voilà qui est raté, puisque le discret auteur a reçu ce mercredi le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne pour son roman «Atlas» (Éd. Bernard Campiche), lors d'une cérémonie retransmise en ligne dès 19 heures depuis le Casino de Montbenon. «Son texte a séduit le jury par la poésie du propos, sa singularité et la tenue de l'écriture», détaille le comédien Michel Voïta, président du jury de cette 7^e édition, composé de dix personnes installées dans le Grand-Lausanne.

Le troisième roman du Vaudois né à Montreux en 1966, qui officie par ailleurs comme vice-chancelier et chef du Bureau d'information et de communication de l'État de Vaud, l'a emporté face à plusieurs auteurs plus en vue sur la scène littéraire, comme Joseph Incardona, Antoinette Rychner ou Adrien Gyax.

Jouer à voyager

Anne-Sophie Subilia et Nadine Richon figuraient aussi dans la sé-

lection avec des fictions explorant, comme les trois précités, des enjeux très actuels.

Un peu à part, «Atlas» traite d'un thème plus intemporel: la famille, abordée dans ce livre avec un angle très original. Celui d'un enfant qui paie le prix d'une obsession parentale dévastatrice.

Dans une scène particulièrement poignante, le lecteur découvre, médusé, des géniteurs qui font semblant de voyager selon un cérémonial bien rodé: aller jusqu'à l'aéroport, manger un sandwich dans la voiture le temps du vol, puis revenir à la maison en jouant durant plusieurs jours le séjour à l'aide d'informations puisées dans des guides de voyage, un peu à la manière des enfants et de leurs «alors on disait que».

Le roman suit la quête de Christophe, une fois ses parents décédés, pour sortir de ce jeu malsain, et intégrer enfin le monde. Car cet étrange personnage reste en marge de la réalité: il préfère lire les critiques des films plutôt que de les regarder, se cantonne à un seul livre hautement symbolique, «Le comte de Monte-Cristo», et se trouve presque soulagé de finir en prison après avoir mis le feu à son appartement.

Sorti de détention, il choisit encore la marge, en allant travailler et vivre dans une déchetterie. «Comme la prison, c'est un monde de l'entre-deux, des univers clos dans lesquels il aura besoin de passer pour se reconstruire», détaille l'auteur.

Longue maturation

Au bout du fil, Laurent Koutaïsoff dit sa grande surprise d'avoir reçu ce prix: «Cela me touche d'autant plus que ce livre est particulier pour moi. J'ai eu l'idée de ces personnes qui aiment le voyage mais ne partent jamais il y a vingt ans, lorsque je marchais sur une plage, en vacances en Bretagne. Ensuite, cela a mis énormément de temps à mûrir, jusqu'à ce que je trouve le bon angle et que je me sente à l'aise avec cette problématique.»

Entre-temps, il ouvrage deux romans («La Mort de la carpe» en 2012 et «Le sourire de Thérèse» en 2014) ainsi qu'un recueil de poésies et des pièces de théâtre. En principe le matin et le week-end. De la poésie, il a commencé à en écrire à l'adolescence, avec Michaël Frei, patron du Karloff, renommée boutique de DVD lausannoise aujourd'hui close, auquel le roman rend d'ailleurs hommage.

Avec ses multiples fils reliés entre eux par une narration scrupuleusement construite, «Atlas» fait sentir avant tout ce poids de la famille. «Quoi qu'on fasse, on n'y échappe pas, on n'arrive jamais à s'en débarrasser», remarque l'auteur. À cette impossibilité, il oppose l'importance capitale des rencontres: celle avec la libraire Isabelle dans l'enfance de Christophe, puis celle plus tardive qui lui donnera envie, pour la première fois, de «ne plus rester immobile».

La fiction entraîne ainsi dans une trajectoire rédemptrice pleine d'espoir, sans être pour autant exempte de critiques sur le monde contemporain: «Le thème du voyage fantasmé m'a permis de mettre en scène cette perte de contact avec le réel qui me semble exacerbée aujourd'hui avec l'utilisation des nouvelles technologies.» S'il aime le monde, Laurent Koutaïsoff aura la possibilité de s'en extraire pour bénéficier du mois de résidence au château de Lavigny, offert avec les 20'000 francs du prix.

«Atlas»

Laurent Koutaïsoff
Éd. Bernard Campiche, 294 p.

Superproduction valaisanne centenaire

Cinéma

Chef-d'œuvre du muet, «Visages d'enfants» fait revivre le val d'Anniviers sur le site de la Cinémathèque. Jusqu'au 30 avril, il se regarde même à l'œil.

Depuis 1925, ces «Visages d'enfants» n'en finissent pas de revenir à la vie et de toiser le spectateur de leurs regards d'une intensité désarmante. Drôle de destin que ce film unique en bien des points, long métrage de près de deux heures réalisé en Valais par un cinéaste belge, situant son histoire à Saint-Luc mais tourné durant de longs mois dans le village de Grimentz puis dans des studios parisiens, adulé par la critique internationale - notamment japonaise - lors de sa sortie la même année que «Le cuirassé Potemkine» mais boudé par le public, si bien que la société franco lausannoise qui le finança dut mettre la clé sous la porte. Le film acquit le statut de chef-d'œuvre et Jacques Feyder celui de pionnier d'un cinéma novateur et «grandeur nature», osant filmer ses extérieurs dans les décors du val d'Anniviers, au milieu de paysans n'ayant jamais vu un film, moins encore une caméra.

Le grain de l'image

Près d'un siècle plus tard, il n'est (presque) plus question de sous pour cette superproduction muette puisque la Cinémathèque offre son visionnage jusqu'au 30 avril - passé cette date, une location de 4 francs sera réclamée, une misère au regard de la qualité de ce métrage charnière et des péripéties surmontées pour nous parvenir. Bobines égarées, retrouvées, restaurées vaillamment avant que le Filmmuseum d'Amsterdam, en 1993, ne lui redonne son lustre originel. Le noir et blanc se teinte de sépia sur les pa-



Le film de 1925 a pris un peu de temps pour marquer les esprits. DR

turages et de bleu roi dans les scènes de nuit, le grain de l'image restitue toute l'expressivité des comédiens et la profondeur de ce drame psychologique innovant, préférant une véracité quasi ethnologique aux clichés à la Heidi, osant même se placer du point de vue de l'enfant pour raconter la complexité éminemment actuelle des familles recomposées.

«Tu appelleras mère»

Le film reste toutefois proche du conte de montagne. L'histoire du président de la commune, Pierre Amsler (Victor Vina), veuf qui prend une nouvelle épouse, veuve également et mère d'une fillette de 10 ans, au grand désarroi de Jean, son fils aîné. «Faudra-t-il que je l'appelle maman?» s'alarme-t-il auprès de son parrain, le curé de la paroisse de Vissoy (sic). «Eh bien, tu appelleras mère», clôt le prélat. Le président, qui souffrait «de voir ses enfants livrés à eux-mêmes et son intérieur mal tenu», ne saisit pas le dilemme intérieur que vit son fils, que seul déliera un drame de la jalousie en haute montagne. L'occasion d'effets spéciaux innovants (pellicule passée à l'envers, peinture qui s'anime, caméra subjective lancée sur un traîneau pour figurer l'avalanche) pour ancrer le folklore montagnard dans une modernité aujourd'hui encore en tout point remarquable.

François Barras

www.cinematheque.ch

En deux mots

L'Estivale attend 2022 pour sa fête des 30 ans

Festival Les organisateurs de l'Estivale Open air, à Estavayer-le-Lac, reportent la prochaine édition de leur festival à 2022, du 27 au 30 juillet, crise sanitaire oblige et afin de célébrer dignement le 30^e anniversaire de l'Estivale. Ils veulent toutefois tenir un événement de taille réduite, fin juillet, avec un Warm Up Festival. **ATS**

Les huit des Oscars

Cinéma L'Académie des Oscars a retenu huit films parmi ceux qui ont réussi cette année à se frayer un

chemin sur les écrans pour briger l'Oscar du meilleur long métrage. Le favori? «Les Sept de Chicago» d'Aaron Sorkin sur les émeutes contre la guerre du Vietnam. Les rivaux? «The Father» avec la vedette Anthony Hopkins. «Judas and the Black Messiah» sur les Black Panthers. «Mank», l'ode de David Fincher à l'âge d'or de Hollywood, avec son record de dix nominations. «Minari», histoire d'une migration en Amérique. Le roadmovie «Nomadland». L'antisexistes et très pop «Promising Young Woman». Les sourds du métal de «Sound of Metal». Résultat dimanche. **AFP**

PUBLICITÉ

L'Etat de Vaud
met au concours

des bourses pluriannuelles pour projets musicaux pour des montants compris entre 10-20'000 francs

Le dossier de candidature doit être déposé au travers du site de l'Etat de Vaud (www.vd.ch). Les conditions de participation peuvent être obtenues auprès du Service des affaires culturelles, 021 316 07 43, karine.kern@vd.ch Pour plus d'informations: http://www.vd.ch/bourse-culture Remise du dossier au plus tard pour **le 28 mai 2021**.

À Pully, huit interprètes pour une danse cosmique

Création chorégraphique
La C^{ie} Linga dévoile «Cosmos», pièce inspirée des astres, ce week-end à l'Octogone. Coup de fil au chorégraphe Marco Cantalupo.

Les pieds ancrés dans le sol, la tête dans les étoiles. En orbite dans un «Cosmos» imaginé par les chorégraphes Marco Cantalupo et Katarzyna Gdaniec, huit interprètes entameront une danse céleste ce week-end à l'Octogone, à Pully. Pour cette création, la C^{ie} Linga - Prix suisse de la danse en 2019 - a invité l'Ombre de la Bête, duo folk-elec-

tro nantais formé par Mathias Delplanque et François Robin, à partager le plateau avec les danseurs. Heureux de renouer avec les planches un an après le très beau «Sottovoce» (à l'affiche du TBB, à Yverdon, les 5 et 6 mai), Marco Cantalupo dévoile les contours de cette nouvelle partition.

Quelle a été l'inspiration de «Cosmos»?

Nous nous sommes inspirés du mouvement des astres, de la voûte céleste. Notre recherche s'est articulée autour des rotations, des oscillations, des collisions. Sur scène, les danseurs inventent des orbites scéniques. Avec Katarzyna, nous travaillons



sur l'art de créer un organisme mouvant, un monde en harmonie où le danseur exprime sa singularité pour dessiner une forme commune.

Quelles couleurs la musique donne-t-elle à la pièce?

François Robin joue de la veuze, une cornemuse nantaise. En l'associant à la musique electro, le duo réinvente l'aspect traditionnel de cet instrument. Leur musique folk revisitée à des sonori-

tés assez spatiales et, en même temps, elle est très ancrée. Nous avons envie de travailler avec eux depuis un moment.

Comment avez-vous vécu la création? Aviez-vous l'espoir de pouvoir la montrer au public?

On n'y croyait plus. J'avais même préparé ma newsletter de deuil (rires). En même temps, nous étions heureux de pouvoir travailler. Cela a été un ascenseur émotionnel. On se réjouit de pouvoir rencontrer notre public, même avec une jauge très réduite. On se dit que la salle sera remplie de gens qui avaient envie de retourner au théâtre!

Natacha Rossel

PUBLICITÉ

PIGUET
ENCHÈRES | INVENTAIRES | EXPERTISES

EXPERTISES SUR RDV À LAUSANNE

VENDREDI 23 AVRIL, 10H-16H

TABLEAUX | SCULPTURES

Place Saint-François 4 | 1003 Lausanne
021 613 71 11 | lausanne@piguet.com